

L'acte analytique*

La question sexuelle est au cœur de la démarche analytique. Est-ce qu'on peut autant en faire une théorie et déterminer la place de chacun par rapport à une identité culturelle ?

Ce n'est pas parce que cette question nous échappe qu'il faut l'effacer. C'est justement parce qu'elle nous échappe et qu'elle renvoie à l'impossible qui est la Mort qu'elle interpelle la Psychanalyse.

Lacan met en garde les psychanalystes de ne pas se hâter à venir répondre à une demande mais d'être attentif à l'énonciation, à ce qui au-delà de cette demande renvoie à l'impossible du rapport sexuel et à la mort, d'être attentif au jeu de la lettre, seul à même de réarticuler les signifiants et de se construire une identité sexuelle et une histoire acceptable. C'est toute la problématique de l'Acte analytique

Michèle Achard
Elisabeth Blanc
Magali Bonhomme Valli
Marina Dumas
Elisabeth de Franceschi
Patrick Groult
Céline Ouzzan

À l'heure où le psy de service est sommé de donner son avis, comme s'il devait avoir réponse à tout, après les débats autour de la question du statut des psychothérapies, il paraît important de revenir sur la notion d'acte analytique et de réfléchir sur une définition.

1 INTRODUCTION

1.1 Tour de table sur une définition de l'acte analytique au travers de ce qui se passe dans une analyse

Céline Ouzzan: L'acte analytique serait-il la recherche de la dimension du non-savoir pour que se profile le dessein du désir ?

Marina Dumas: Est-ce que, lorsqu'on a atteint un certain savoir y faire avec son symptôme on peut prétendre à devenir analyste pour l'autre ?

Est-ce que l'expérience du manque à être, en soi et celui repéré chez l'analyste, est-ce cela qui autorise à devenir soi-même analyste ?

Est-ce en sortant du leurre de l'amour et en s'investissant dans un transfert de travail que l'on devient analyste ?

*Compte-rendu d'un questionnement effectué tout au long de l'année dans le cadre d'un groupe de travail organisé par Elisabeth Blanc autour de la lecture du séminaire *l'Acte psychanalytique* (1967-1968).

Patrick Groult: l'acte analytique ce serait sortir des certitudes pour aller dans un vide, hors normes et y chercher la vérité du sujet.

Michèle Achard: le premier acte dans l'analyse c'est le creusement d'un espace de l'entre deux qui serait l'effet d'une part de l'attention flottante de l'analyste et d'autre part de la liberté de parole dans les associations d'idées de l'analysant.

Magali Bonhomme Valli: Y a-t-il de l'acte ou des actes? Quels sont les liens? Quel est le lien entre la demande d'analyse (est ce que c'est un acte?) et le passage à l'analyste?

Élisabeth De Franceschi: l'acte fait coupure: il introduit donc une temporalité, un avant et un après.

Tout est signifiant dans une séance d'analyse, mais tout n'y forme pas acte; l'acte se juge dans l'après-coup, à ses effets. Il serait d'ailleurs loisible d'esquisser une défense et illustration de certains passages à l'acte intervenant en dehors de la séance, comme témoins ou traces du « passage de l'acte » psychanalytique.

L'acte opère une modification du sujet, peut-être une mutation ou une métamorphose, après quoi on ne saurait revenir en arrière. Il constitue donc un passage *décisif*, un franchissement, un « pas au-delà », comme eût dit Maurice Blanchot: d'où son rapport avec la transgression (le « passer outre ») – il est à chaque fois une traversée du Rubicon. On le considère souvent comme un saut, un bond qui s'effectue en un instant.

Il procède à une déconstruction, suivie d'une reconstruction, autre: c'est peut-être en ce sens que Lacan a opposé l'efficacité de l'acte à l'efficacité d'un faire. Cependant il s'institue en moment inaugural, en avènement davantage qu'il ne donne un sentiment de fin d'un monde, sans doute parce que la reconstruction est souvent immédiate, tout comme dans la relève, *Aufhebung*.

En deçà de la soudaineté bouleversante, illuminante de l'acte, une préparation silencieuse, souterraine, obscure, n'a-t-elle pas cheminé à l'insu du sujet?

Élisabeth Blanc: Le premier acte analytique est l'affirmation de Freud: il y a de l'inconscient.

Cette découverte freudienne est l'acte fon-

dateur de la psychanalyse.

C'est un acte de parole, il provoque un déplacement du sujet: l'homme n'est plus maître chez lui, dans ce qu'il dit et c'est un acte qui provoque une rupture et un scandale car il introduit la dimension sexuelle dans la parole.

Ce que Freud a découvert c'est que, dans les failles d'un discours, dans les lapsus et les actes manqués, ce que nous appelons les formations de l'inconscient, autre chose se disait

C'est-à-dire qu'un individu, en parlant se retrouve divisé par sa parole entre un sujet de l'énoncé et un sujet de l'énonciation, il en est troublé.

Ce qui vient ainsi l'affecter et qui vient le révéler en tant que sujet c'est sa division, c'est la coupure et dans cette coupure ouverte par l'inconscient, c'est la question sexuelle qui vient à se poser et provoquer un trouble. Le corps vient interférer, parasiter le discours, quelque chose de l'ordre de la pulsion.

L'acte analytique a pour vocation de révéler au sujet parlant sa propre division, il vient l'interroger sur son désir.

C'est dire que l'acte analytique se fonde sur un acte manqué, il est lui-même un acte manqué.

1.2 L'Acte c'est un vide (Patrick Groult)

L'acte que pose le psychanalyste, l'acte par lequel il s'accomplit comme psychanalyste, n'est pas quelque chose de particulier. Ce terme ne signifie pas qu'il aurait à réaliser un certain nombre d'actes précis dans le sens où l'on peut parler, par exemple, d'actes médicaux. Il ne s'agit pas d'un acte objectif.

Ce qu'il y a lieu de comprendre, c'est que le psychanalyste agit tout le temps. Il est toujours dans l'acte, mais il ne le sait pas. Donc, pas de salut possible dans l'abstention. L'effort à produire ne consiste pas à rechercher quel serait l'acte à effectuer, mais bien à découvrir que tout ce que fait l'analyste est un acte, au moins en puissance. Quand il parle, ses paroles ne sont pas seulement des paroles, elles sont des actes. Quand il se tait, son silence est un acte. Quand il bouge ou qu'il reste immobile, lorsqu'il écoute

ou qu'il dort, il agit. Quoi qu'il fasse ou ne fasse pas, sa présence, la forme de sa présence, la tonalité de sa présence, exercent leurs effets. Le psychanalyste ne peut pas ne pas être présent. Il ne peut échapper au fait qu'il agit, en soi, sans même le vouloir.

Cette question de l'acte est difficile à aborder parce que complexe et paradoxale. Dans son versant imaginaire elle en passe par un ressenti de l'analysant et se lit à travers le transfert.

1.3 L'acte analytique et l'acte médical. (Élisabeth Blanc)

Il faut, me semble-t-il distinguer l'acte analytique, ce qui se passe dans une analyse, pour l'opposer à l'acte médical, et ce qui fait Acte, au sens analytique, et qui ne peut s'évaluer que dans l'après coup : ce qui viendrait rendre visible ce qui était déjà là et par là même serait fondateur.

Ce qui fait la différence entre un acte médical et un acte analytique et qui choqua beaucoup les psychiatres, c'est la manière dont Lacan aborda la question de la demande et la question de la guérison.

Plus qu'une demande de guérison ce que demande un patient c'est d'être entendu dans sa souffrance, D'où la nécessité de ne pas répondre trop vite, d'attendre pour laisser une place à l'énonciation. Ce qui aiguise l'écoute de l'analyste c'est la valeur d'énonciation de la demande, ce qui, au-delà de la demande va laisser entrevoir quelque chose du désir.

1.4 Acte et transfert. (Michèle Achard)

Lorsque Freud nomme « attention flottante » la méthode d'écoute dont l'analyste se sert pendant la séance, il s'agit avant tout d'une communication d'inconscient, mais aussi d'une suspension des jugements et des opinions personnelles.

Pour Lacan, par contre, l'acuité de l'écoute porte sur le registre du dire de l'analysant, plutôt que sur le dit. Autrement dit, l'attention de l'analyste porte sur les signifiants

qui adviennent au travers du dire, au-delà des signifiés qui s'organisent dans ce qui est dit.

L'espace qui se creuse entre l'analyste et l'analysant est le support de cet entre-deux, véritable champ magnétique polarisé par le transfert et plus particulièrement par l'amour de transfert. « L'une des fins du silence qui constitue la règle de mon écoute, est justement de taire l'amour » (Discours aux catholiques. Page 17).

Cet amour de transfert qui fait acte n'est pas vécu symétriquement par l'analyste et par l'analysant. Comme l'a montré Lacan dans son séminaire sur le transfert, Socrate, en refusant à Alcibiade de devenir son amant et en lui déclarant que son désir à lui, Socrate, allait vers un objet autre (qu'il n'avoue pas), Socrate fait accéder Alcibiade à la vérité que son désir est désir du désir de l'autre (de l'analyste).

Lacan se sert de cette étude du Banquet pour montrer qu'il a renversé le sens du transfert dont acte : il fait dépendre le transfert non plus du sujet (l'analysant), mais bien du désir de l'autre (analyste).

« Le désir de l'analyste est la place qu'il doit offrir, vacante, au désir du patient, pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre » (le transfert. Séance du 11.01.1961). Cette place vacante est évoquée par Socrate dans le Banquet : « Fais attention, Alcibiade, de ne pas te laisser illusionner par moi, qui ne suis rien ». (219a).

Cette place vacante, n'est-ce pas le changement profond qui survient chez celui qui a été « mordu » par la psychanalyse dont la vie, transformée, permet à un agir de devenir acte.

Si l'on veut maintenant reconsidérer ce terme d'« attention flottante », on voit bien qu'il ne s'agit pas d'une rétention ou d'un non-savoir (plus ou moins dépressif). Lacan nous indique le chemin : « C'est à la place même où nous sommes supposé savoir que nous sommes appelés à être et à n'être rien de plus, rien d'autre que la présence *réelle* et, justement, en tant qu'elle est inconsciente ».

Cette phrase précise que l'origine de l'acte analytique, c'est cette présence du réel, même si elle n'est pas ressentie consciemment dans la présence de l'analyste.

Le passage suivant montre de façon absolument claire ce qui se joue dans l'acte: « il est certain qu'il y a du vrai dans l'idée que l'analyste intervient par quelque chose qui est de l'ordre de son être. C'est tout ce qu'il y a de plus probable. C'est d'abord un fait d'expérience. Pourquoi y aurait-il besoin d'une correction de la position subjective de l'analyste, d'une recherche dans sa formation, où nous essayons de le faire descendre ou monter si ce n'était pour que quelque chose dans sa position soit appelé à fonctionner de façon efficace dans un rapport qui ne peut d'aucune façon s'épuiser entièrement en une manipulation, fût-elle réciproque? » (Séance du 24 mai 1961).

1.5 Un Acte ou des Actes? La demande comme acte ou comment cet acte est en lien avec le passage analyste analysant (Magali Bonhomme Valli)

Alors que, il y a quelques semaines encore, je pensais que ce qui m'intéressait le plus dans cette question de l'Acte analytique résidait uniquement dans le passage de l'analysant à l'analyste, il me semble aujourd'hui que mon intérêt est dédoublé sur le premier entretien et la fin de l'analyse (possible passage de l'analysant à l'analyste).

La question du désir de l'analyste, l'acte analytique comme le moment de la passe semble ici s'évanouir sous une dichotomie, une ambivalence, une comparaison entre le premier et le dernier entretien, ou entre le premier entretien et la fin de l'analyse, ou entre « l'entrée en analyse » et le passage à l'analyste. Vers un temps logique qui lierait les eux? Pour Lacan, ces deux occurrences existent dès la première leçon du Séminaire de 1967.1968. « L'Acte Analytique », mais **qu'en est-il du lien éventuel entre les deux?** Dans quelle mesure l'acte est psychanalytique? « [...] si nous en tenons à ce sens qu'a le mot d'acte, qui peut se constituer — par rapport à quoi, laissons-le de côté — peut constituer un franchissement, il est sûr que nous rencontrons

l'acte à l'entrée d'une psychanalyse [...] Il y a aussi un acte qui peut se qualifier, l'acte par lequel le psychanalyste s'installe, en tant que tel, voilà quelque chose qui mérite le nom d'acte ».

D'une part, à l'entrée dans l'analyse, il y a de la demande. Le clinicien est là pour montrer qu'il y a un au-delà de la demande. Dans la demande, il y a la formulation de cette demande, le refus d'y accéder signifié par l'analyste, et surtout le fait de montrer qu'il y a un au-delà de la demande. **Montrer que cet au-delà de la demande existe relève déjà de l'acte psychanalytique.**

D'autre part, l'acte existe aussi dans ce temps logique de la fin de l'analyse, temps qui peut coïncider avec le passage de l'analysant à l'analyste (à vérifier, parlons-nous de la fin de l'analyse ou de la passe et du désir de l'analysant?)

Notre question initiale, à savoir « qu'est-ce qui fait acte » semble aujourd'hui évoluer vers qu'est-ce que ce moment où on décide de devenir analyste, ou plus particulièrement d'où s'autorise-t-on à être analyste, est-ce que le moment du passage de l'analysant à l'analyste fait acte? Est-ce que ce moment, appartenant au temps logique, est l'instant inaugural de tout acte analytique? C'est bien ce que semble dire Lacan: « L'acte psychanalytique, ni vu ni connu hors de nous, c'est-à-dire jamais repéré, mis en question bien moins encore, voilà que nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste ».

Là peut émerger une double façon de voir, double position quant à l'acte « primordial », position qui n'est pas paradoxale dès l'instant où nous sortons de la dichotomie « acte de l'analyste/acte de l'analysant » pour entrer dans l'acte de l'analyse.

Mais la question du lien entre l'éventuel premier acte (la demande ou le premier entretien, voire l'entretien préliminaire, tout cela se trouvant représenté dans l'acception que nous donnons à « premier acte »), et le passage, l'autre acte, le moment où l'analysant perçoit son désir d'analyste (pourrions-nous convenir ici qu'il s'agit d'un « second acte », ou pour le moins conve-

nir de le nommer ainsi?) reste néanmoins essentiel. **Y a t il un acte ou des actes dans l'analyse?** Pour le dire autrement, « La cure peut-elle se réduire à un premier et unique entretien comme l'aurait fait Freud avec Gustav Mahler lors d'une promenade champêtre? La dernière séance existe t elle bien? ». Cet épisode entre Freud et Mahler s'est déroulé pendant les vacances familiales du psychanalyste en Hollande. Lors d'une promenade commune, « Mahler comprit soudain le mystère de la composition de ses œuvres : dans les moments les plus intenses, les plus grandioses, surgissait presque toujours une petite mélodie banale et populaire... or, enfant, il avait été le témoin effrayé des scènes de ménage de ses parents et, s'étant enfui dans la rue, il avait entendu un orgue de Barbarie jouer un air viennois [...]. Le drame et l'insouciance s'étaient ainsi noués l'un à l'autre à jamais en lui ». Ce moment, cette promenade sont-ils le lieu privilégié, l'espace-temps d'un acte analytique? Si oui, nous en reviendrons à ce qu'un acte se doit de modifier de façon « irréversible » la position du sujet (est-ce cependant le cas ici?). Nous irions là vers l'aspect de coupure que doit revêtir l'acte selon Élisabeth De Franceschi, l'introduction d'une temporalité, un avant et un après. S'agit-il d'un acte interprétatif? Lacan essaie d'y apporter une réponse quand il se pose cette même question dans son intervention du 22 novembre 1967 : « Est-ce que [l'acte] c'est l'interprétation? [...] il ne s'agira jamais que de cette dimension que nous avons posée comme constitutive de tout acte, à savoir sa dimension signifiante ».

Examinons donc cette question du lien entre les actes dits psychanalytiques. La question du commencement, intimement liée à l'Acte, au concept d'acte tel que Lacan le discute, devient presque subsidiaire. Si nous formulons l'hypothèse selon laquelle les différents actes psychanalytiques sont liés entre eux, qu'il s'agisse de l'acte de l'analyste ou de l'analysant devient également une question secondaire puisque tout analysant est susceptible de devenir analyste.

« Un acte, c'est lié à la détermination du commencement, et tout à fait spécialement là où il y a besoin d'en faire un, parce que, précisément, il n'y en a pas. [...] Qu'il y ait pour tout dire, un acte, qui soit créateur et que ce soit là le

commencement ». Est-ce là le passage à l'analyste ou la demande de l'analysant? C'est justement la question du commencement. Il s'agirait bien évidemment d'un commencement logique, d'un temps logique.

Dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, Freud annonce la fin de l'analyse comme la levée des symptômes, une sorte de garantie contre les rechutes, une façon de se vacciner contre les difficultés mentales. « Freud fixe dans ce texte des conditions draconiennes à la terminaison de la cure. Il faut non seulement que l'analyste ait pu libérer le patient de ses symptômes [...], mais aussi qu'il l'ait en quelque sorte immunisé contre de futures rechutes éventuelles ». Mais Lacan, dans le Séminaire sur l'Acte Psychanalytique, ne parle pas forcément de la fin d'une analyse, mais plus volontiers du passage de l'analysant à l'analyste. Ce moment-là, « électif » pour reprendre les termes de Lacan, constitue-t-il la visée finale telle que décrite par Freud en 1937? Mais la question qui se pose là est plutôt : y a t il de l'analyse didactique? Qu'est-ce qui différencie l'analyse « normale » d'une « demande » d'analyse didactique? Peut-on dire que l'analyse n'est didactique que de surcroît? Comme la levée du symptôme ne serait pas un des objectifs de la cure, mais apparaîtrait de surcroît. En effet, la demande d'analyse didactique est-elle recevable comme demande?

2 L'ACTE EN JEU DANS L'ANALYSE

2.1 La pointe signifiante (Élisabeth Blanc)

« Ce qui caractérise l'acte c'est sa pointe signifiante et son efficience d'acte n'a rien à voir avec l'efficacité d'un faire ». L'acte n'est pas un faire, l'analyste n'agit pas sur l'analysant, il s'abstient de faire, et par son abstinence et ses coupures, il libère un espace où ce qui ne peut se dire pourra néanmoins s'exprimer.

Le paradoxe de l'acte analytique est d'agir par le refus d'agir.

Ca agit dans la pointe signifiante entendue dans l'énoncé et qui prend valeur d'énonciation. Ce qu'il y a à entendre au-delà de la demande.

Lacan insiste sur la valeur d'énonciation car elle est révélatrice d'un désir lié au savoir de l'inconscient. Il y a de l'inconscient qui vient se

manifester et qui demande à être reconnu en tant que tel.

Ce que demande l'analysant, ce n'est pas de venir répondre à sa demande, c'est d'aller entendre au delà : je te demande de me refuser ce que je te montre ou ce que je donne à voir parce que ce n'est pas ça. C'est à toi, l'analyste, de me révéler mon désir au-delà de la demande de soin.

L'analyse n'est pas une thérapie, c'est une expérience éthique qui produit, dans l'après coup, des effets sur le corps, sur le symptôme.

2.2 Acte psychanalytique et éthique : la question de la sublimation (Élisabeth De Franceschi)

« Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même » : cette affirmation implique la nécessité de préserver, ou d'élaborer, une éthique, en raison même de la solitude de l'analyste.

Éthique, *praxis* et théorisation se nouent : Lacan parle de la correspondance entre la théorisation et une « praxis éthique » (*La Logique du fantasme*, 15 février 1967). Or il suggère que l'éthique pourrait éventuellement apparaître comme un facteur de scandale, car elle n'emporte ni moralisme, ni idéalisation : éthique et morale sont antagonistes, au moins potentiellement.

Lacan souligne la portée éthique de certaines assertions théoriques : énoncer quelque chose qui ressortit à la vérité volatilise nos illusions, et entraîne des conséquences dans le champ des conduites et de l'action. Dans l'expression « droit de regard », le regard de l'analyste est éthique : il est orienté par le rapport à ce qui est permis ou non, à ce qui est (re) commandé ou non, par les valeurs du bien et du mal – par une morale de l'acte. Cependant Lacan différencie nettement une éthique élaborée par l'analyse, de la morale sociale et d'une éthique construite par une philosophie ou par une religion : c'est le sens de l'opposition si parlante entre « éthique » et « éthiquette » (*L'acte psychanalytique*, résumé du séminaire).

Si l'éthique s'attache à considérer la fin et les moyens, la visée de l'acte, qu'en est-il en ce qui concerne l'analyste ?

Dans *L'homme aux loups*, Freud avance

que le thérapeute « doit [...] se comporter tout aussi « hors le temps » que l'inconscient lui-même s'il veut apprendre ou obtenir quoi que ce soit. Et il parviendra à se comporter ainsi s'il est capable de renoncer à une ambition thérapeutique à courte vue ». Le désir de l'analyste (du « médecin », dit Freud) se partage entre « apprendre » (désir épistémophilique, particulièrement vif chez Freud) et « obtenir » (objectif ou visée portant sur un résultat ; il convient de renoncer à l'ambition thérapeutique immédiate).

Lacan, se référant à Freud, distingue l'acte de l'analyste de l'action exercée tant par ce dernier, que par la cure : dans *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, il traite d'une « action qui va au cœur de l'être » et de « l'action » de l'analyste sur le patient. Comparant l'analyse à une partie d'échecs ou de cartes, il raisonne alors en termes de « stratégie », de « tactique », de « politique » : ici c'est l'efficace, le « pouvoir » de la cure qui semble lui importer.

Freud donne à l'analyse de l'inconscient, donc à l'acte psychanalytique, un « mot d'ordre » : *wo Es war, soll ich werden*, à quoi Lacan substitue un *wo \$ tat, muß Ich (a) werden* ; « le signifiant agissait au double sens où il vient de cesser et où il allait juste agir », explique Lacan, tandis que « moi qui agis, moi qui lance dans le monde cette chose à quoi l'on pourra s'adresser comme à une raison, *muß Ich (a) werden*, moi de ce que j'introduis comme nouvel ordre dans le monde, je dois devenir le déchet » (*L'acte psychanalytique*, 17 janvier 1968). Éthique singulière, subversive ou subvertie.

La notion d'éthique et le « je dois », « *muß ich* », renvoient à la nécessité de références. En analyse, les références majeures seraient sans doute l'objet *a* et le transfert, qui invitent le praticien à un effacement de soi – faute de ces repères, l'analyste risquerait de « verser dans une sorte d'enseignement éthique » : « le centre, le pivot du transfert, ça ne passe pas du tout par sa personne. Il y a quelque chose qui a déjà été là » (*L'acte psychanalytique*, 27 mars 1968). Dans une telle conception, la théorie et l'expérience clinique apparaissent comme des *impedimenta*.

Avec ces indications, Lacan substitue à la notion de contre-transfert celle de désir de l'analyste, l'important étant de saisir que ce dernier n'est pas présent en tant que personne ou que

sujet, mais en tant qu'objet ou en tant que place : on pourrait dire qu'il est la présence même. Il n'y a pas de symétrie entre le patient et l'analyste, pas d'identification, pas d'idéalisation non plus (l'analyse n'est pas une mantique). L'analyste n'est qu'un support – Lacan parle ouvertement d'ascèse. Cette « réduction » est opérée par le biais de l'éthique et de la logique, qui apportent des garde-fous nécessaires et des repérages en même temps qu'un refus des normes : en effet, le « *muß ich* » ne renvoie par à un impératif catégorique, mais à une nécessité logique et temporelle. Lacan essaie donc d'éviter les prescriptions. De même dans les « contrôles », le contrôleur ne dit pas ce qu'il faut faire mais montre au contrôlé ce qu'il fait.

« L'acte sage » (est-il analytique ou sexuel?) se juge non seulement à son « fruit » (*L'acte psychanalytique*, 17 janvier 1968), c'est-à-dire à l'aune de ses conséquences, mais encore au plaisir qu'il est susceptible de procurer à son auteur.

Dans ce contexte, on entrevoit l'importance fondamentale de la sublimation dans l'acte psychanalytique – et peut-être dans tout acte, puisque Lacan propose un renversement, en suggérant que l'acte sexuel, conformément au « pressentiment » de Freud, dit-il, peut se présenter d'une façon « réalisable, mais seulement sous la forme de la sublimation » (*La Logique du fantasme*, 14 juin 1967).

Un recensement des pages concernant la sublimation dans les séminaires sur *La Logique du fantasme* et sur *L'acte psychanalytique* nous conduit à reconsidérer et à réévaluer l'importance de la sublimation dans l'acte de l'analyste. Dans *La Logique du fantasme*, Lacan tient la sublimation pour « un fruit typique de la situation analytique comme telle ».

Mélanie Klein, Lacan, Freud insistent tous trois sur le rapport entre sublimation et perte, manque, ainsi que sur le lien entre sublimation et « intériorisation de coordonnées symboliques » (*Dictionnaire de psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, article « sublimation »). Les composantes sexuelles non refoulées s'engagent soit vers la sublimation (orientée par les interdits et idéaux

sociaux, donc par l'idéal du moi), soit vers la perversion. Dans son séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, Lacan a montré que le vide, le manque engendré par le signifiant, sont indissociables de ce qui porte à créer du neuf – il a souligné le rapport entre le vide, la pulsion de mort et la sublimation : la pulsion de mort, le vide, sont « créationnistes ».

Requise par l'idéal du moi, la sublimation n'est pourtant pas l'idéalisation : en effet, « contrairement à l'idéalisation, elle n'est pas en relation avec la demande supposée de l'autre » (Louis Beirnaert, *Aux frontières de l'acte analytique*, Seuil, p. 87).

Elle comporte deux éléments fondateurs, liés entre eux : la répétition, qui forme sa structure fondamentale, et la satisfaction.

Une transformation intervient au sein de la pulsion sexuelle : une « déssexualisation », donc un passage à une satisfaction autre que la satisfaction sexuelle, mais qui reste « apparentée psychiquement » à cette dernière.

Befriedigung (Freud), ce terme a pour radical *Friede*, « paix ». La satisfaction, Freud la considère comme « essentielle à la répétition sous sa forme la plus radicale » qu'est le *Wiederholungszwang*. Or, « derrière la satisfaction à quoi nous avons affaire quand il s'agit de la répétition, est quelque chose [...] que nous appelons la *satisfaction sexuelle* » (*La Logique du fantasme*, 22 février 1967), estime Lacan.

Selon Lacan, la *Befriedigung*, satisfaction « subjective », « ne saurait être conçue d'un autre lieu que de celui où s'institue le sujet comme tel », et c'est ce qui lui donne un sens (*La Logique du fantasme*, 8 mars 1967).

Ne pourrions-nous concevoir la fin de l'analyse comme une « récupération » ou une « assumption », par le sujet devenant analyste, de toutes les composantes de sa pulsion sexuelle, pour en faire des sublimations? Plus généralement, peut-être pourrions-nous même parler d'une « sublimation des pulsions » (en admettant que d'autres pulsions que la pulsion sexuelle puissent se sublimer, ce qui n'est pas tout à fait conforme aux conceptions freudiennes) à propos du passage de l'analysant à l'analyste. Dans *La Logique du fantasme*, Lacan en vient à évoquer une « fonction sublimatoire ».

« Le fondement de la satisfaction dans

l'acte sexuel [...] est aussi ce qui donne le statut de la SUBLIMATION » : la satisfaction sexuelle est faillée, il y a « manque à la jouissance » ; toutefois « dans l'acte sexuel, on ne s'aperçoit pas de ce qui manque ». La sublimation, au contraire, part du manque et « l'obtient » à la fin : « c'est à l'aide de ce manque qu'elle construit ce qui est son œuvre et qui est toujours la reproduction de ce manque. [...] Ceci, bien sûr, implique à l'intérieur de l'acte, une *répétition* : ce n'est qu'à retravailler le manque d'une façon infiniment répétée, que la limite est atteinte qui donne à l'œuvre entière sa mesure » (*La Logique du fantasme*, 8 mars 1967).

Selon Freud, dans la sublimation, la pulsion sexuelle est *zielgehemmt*, inhibée quant au but. Mais la distinction entre *aim* et *goal* dans la langue anglaise et, en allemand, entre *Zweck* et *Ziel*, nous permet de saisir que la « finalité sexuelle » n'est « aucunement *gehemmt* – inhibée – dans la sublimation ». De sorte qu'on peut conclure que « le prétendu objet de la sainte pulsion génitale, tel est précisément ce qui peut sans aucun inconvénient être extrait, totalement inhibé, ABSENT, dans ce qu'il est pourtant de la pulsion sexuelle, sans qu'elle perde en rien sa capacité de *Befriedigung*, de satisfaction. [...] *Zielgehemmt* d'une part, mais d'autre part satisfaction rencontrée sans aucune transformation, déplacement, alibi, répression, réaction ou défense, tel est comment Freud introduit, pose devant nous, la fonction de la sublimation » (*La Logique du fantasme*, 22 février 1967).

Le *rien* paraît être l'objet atteint ou recherché par l'acte analytique. La référence à la sublimation permet aussi d'éclairer la position « féminine » de l'analyste :... « C'EST TOUJOURS PAR IDENTIFICATION A LA FEMME, QUE LA SUBLIMATION PRODUIT L'APPARENCE D'UNE CRÉATION. C'est toujours sous le mode d'une genèse [...] très strictement liée au don de l'amour féminin, en tant qu'il crée cet objet évanouissant – et en plus, en tant qu'il lui manque – qu'est le phallus tout puissant, c'est en ceci qu'il peut y avoir quelque part, dans certaines activités humaines [...] ce qu'on appelle *création*, ou *ποιησις* [poésie], par exemple » (*La Logique du fantasme*, 1er mars 1967).

La prédominance du symbole phallique

ponctue l'acte sublimatoire et l'acte sexuel, tandis que le rapport au vide dénonce l'acte psychanalytique et l'acte créateur : la sublimation (ou plutôt, l'acte sublimatoire) paraît être d'un ordre tout à fait similaire à l'acte sexuel d'un côté, à l'acte psychanalytique de l'autre.

2.3 *Le signifiant en acte (Élisabeth Blanc)*

Il y a du corps dans le signifiant, le signifiant vient affecter le sujet en provoquant le glissement du sens, mais aussi le glissement des sens, le signifiant est insensé.

L'interprétation vient extraire la lettre et faire lien dans cet espace qu'elle libère entre la littéralité du discours et la littéralité du symptôme. C'est l'extraction de la lettre qui entraîne la signifiante.

L'acte analytique vient déranger le sujet dans son lien à la jouissance (jouir du sens) qui fait le fond de son être, il vient le réveiller. **Réveiller c'est montrer au sujet qu'il ne fait semblant de vouloir savoir que pour mieux entretenir son ignorance.**

2.4 *De la méconnaissance... (Magali Bonhomme Valli)*

2.4.1 *De la méconnaissance...*

« [...] la me-connaissance chronique de soi par soi. Autre manière d'évoquer, à propos du sujet de la science, la scotomisation qui lui est constitutivement implicite, celle de cette partie de nous-mêmes qui se dérobe parce que nous en sommes séparés bien qu'elle nous « constitue » à travers les arcanes de la fonction signifiante : l'inconscient ».

« [...] si l'on excepte les candidats à l'analyse didactique — didactique a priori pour les uns, didactique après-coup pour les autres — [...] nombreuses sont les demandes adressées au « psy » qui paraissent informelles, le patient ne sachant pas très bien ce qu'il est venu chercher auprès de quelqu'un dont il ne saura pas d'avantage ce qu'il pourra lui apporter. Comment cette double **méconnaissance** est-elle susceptible d'aboutir à une demande d'analyse ? ». Nous pourrions dire ici, plus en relation avec notre travail

sur l'Acte: comment cette double **méconnaissance** est-elle susceptible d'aboutir à un Acte?

S'il existe un lien entre l'acte premier (la demande et l'au-delà de la demande) et l'acte suivant (le passage de l'analysant à l'analyste), ce lien doit être d'autant plus évident dans la demande d'analyse didactique.

2.4.2 ... Au non- savoir

Et Pommier de souligner le caractère éminemment subjectif du choix de la parole du patient servant à illustrer le propos du chercheur. « Toute sa logique [du chercheur], aussi loin qu'elle aille, est au service d'une position subjective qui détermine cette logique elle-même, et ce que l'analyste ne sait pas détermine ainsi l'usage qu'il peut faire du savoir ».

Pommier insiste lourdement sur le non-savoir de l'analyste. Il retourne à Freud pour montrer que, la théorie encore à l'état d'ébauche, Freud analysait déjà des patients. Ou pour le dire autrement, que la pratique est advenue avant la théorie. Et qu'il en est encore ainsi pour les analystes aujourd'hui: le savoir théorique s'élabore dans l'après-coup de la clinique. C'est bien pour cela que nous pouvons parler de non-savoir de l'analyste. « Son savoir retarde. Du temps s'écoule avant qu'il ne reconnaisse ce qu'il fait, et ce qu'il sait ne progresse que dans l'après-coup de son acte ».

Le savoir pourrait rendre le clinicien sourd à la parole du patient. Le savoir, la connaissance viendraient ici jouer le rôle d'une chape de plomb sur la parole du patient.

Pour Gérard Pommier, le « **non-savoir** » devient un préalable exigible à toute cure. « L'expérience qu'il [l'analyste] peut acquérir ne lui est pas essentielle pour entendre chacun des nouveaux analysants qui peuvent venir le trouver [...] Un analysant ne peut faire entendre ce qui lui est propre que si son symptôme, ce qui cloche dans sa parole, échappe à tout schéma préétabli ».

Mais ce non-savoir, que Pommier pose comme étant nécessaire à l'efficacité de la cure, qu'est-ce qui le distingue de l'ignorance, enten-

due comme un défaut général de connaissances? Nous parlons ici de non-savoir, comme quelque chose que nous pourrions avoir su et oublié, mis de côté? Ou comme quelque chose qui relèverait de l'expérience, d'un abandon de l'expérience? Le savoir suppose l'instruction de quelque chose, le fait d'avoir quelque chose dans la mémoire, de manière à pouvoir le répéter. Le savoir est-il le contraire de l'ignorance. Ou le non-savoir est-il proche de l'ignorance?

Comment distinguer le « **non-savoir** » de l'« **ignorance** »? Ou de la « **méconnaissance** » du névrosé (identifications imaginaires auxquelles le moi a pu s'accrocher)? « Le « non-su » concerne le moment extrême où l'analysant cesse de s'identifier aux images chéries de son passé, qui le tirent en arrière et le rendent malade. C'est pourquoi le « non-savoir » concerne spécifiquement la fin de l'analyse de chaque analysant, moment qui est moins celui d'une prescription sans retour des identifications imaginaires, que celui où un coup sans remède aura été porté aux idéaux qu'elles campent ».

Pour Pommier, cette idée du non-savoir est donc à mettre en parallèle du passage analysant analyste, comme le moment particulier où l'analysant découvre le non-su. L'analyse permettrait ainsi au futur analyste de découvrir la dimension du non-su, tout en se défaisant de la méconnaissance propre au névrosé, en ce sens que l'analyse justement permet de situer cette méconnaissance, de percevoir les identifications moïques imaginaires. Pour conclure sur cette position de l'auteur quant au non-savoir, nous ne pouvons que retourner à la question de la fin de l'analyse. « Ainsi le point d'efficacité qui commande le déroulement des cures échappe au savoir constitué, et il est dominé par le problème de la fin de l'analyse, qui, à ce jour, reste controversé quant à son existence elle-même ».

Vers la « dé-connaissance » dont parle Lacan.

Dé-connaissance: « L'éloge de la connerie serait assurément opération plus subtile à mener car, à la vérité, qu'est-ce que la connerie? Si je l'introduis au moment de faire le vrai pas essentiel concernant ce qu'il en est de l'acte analytique, c'est pour faire remarquer que ce n'est pas une notion. Dire ce que c'est est difficile. C'est

quelque chose comme un nœud, un nœud autour de quoi s'édifient bien des choses, et se délèguent toutes sortes de pouvoirs, qui est assurément quelque chose de stratifié, et on ne peut pas la considérer comme simple. [C'est] ce que nous avons à mettre ici en relief une fonction de « déconnaissance » si je puis m'exprimer ainsi, et si vous me permettez de m'amuser un peu, de rappeler qu'« il déconnaît » dit-on. [...] L'important, c'est : il déconnaît quoi? [...] La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a à faire l'acte psychanalytique ».

« Cependant aucune évidence ne permet de comprendre la nécessité d'un passage de la position d'analysant à celle d'analyste. Pourquoi un tel changement de position se produit-il, alors que l'analysant vient justement de découvrir, dans sa propre analyse, l'inessentiel du sujet supposable au savoir? Pourquoi va-t-il donc reconduire cette opération de **semblant**, cette efficacité de la **mascarade**, alors qu'il vient d'en finir avec cette fiction exemplaire de la série des fictions qui le rendaient malade? ».

2.5 *Le sujet supposé savoir (Élisabeth Blanc)*

Pourquoi l'analyste est-il mis en position de sujet supposé savoir : ce que l'on appelle le transfert?

Les raisons de s'adresser à tel ou tel analyste tiennent la plupart du temps à une proximité identificatoire signifiante, promesse d'amour. Une manière de se reposer sur l'autre, celui qui sait, de la charge de son désir. Libère-moi de mon désir en m'aimant.

À cela l'analyste répond non, je refuse ton amour pour que tu puisses assumer ton désir.

De ce refus, s'opère un premier déplacement de la demande, ce n'est plus : que sait-il de moi? mais : qu'est-ce qu'il veut? On passe de la question du savoir à la question du désir.

Il ne s'agit pas pour l'analyste de donner du sens mais de poser la question du sens, il n'y a pas de rapport sexuel, une réponse ne peut pas venir combler une demande. L'acte analytique est un acte manqué, c'est le **ratage du sens**.

L'analyse c'est le procès du sens, c'est

quand un mot est déconnecté de son sens qu'il prend valeur de signifiant et qu'il vient affecter le sujet, libre ensuite à l'analysant d'y remettre du sens.

Ce qui vient marquer la fin de l'analyse c'est la révélation qu'il n'y a pas de garant de la Vérité : S (A)

Il s'agit de toucher le point de butée du discours c'est-à-dire le Réel, c'est-à-dire l'Insensé, le Réel ne se démontre pas comme formalisation mais au contraire comme monstration du point d'impasse de toute formalisation. D'où la difficulté de rendre compte de ce qui se passe en analyse, cette expérience est intransmissible.

3 L'ACTE DU PASSAGE À L'ANALYSTE

Qu'est-ce qui peut bien se passer dans la tête d'un analysant pour vouloir devenir analyste, en sachant ce qu'il advient de l'analyste au terme de l'analyse.

Pour Lacan, l'acte analytique est l'acte qui consiste à décider de ce passage à l'analyste.

Comment vouloir passer de la posture imaginaire de celui qui sait à l'imposture que cela représente, pour n'être plus que le reste de ce dévoilement, que cette lettre manquante dont l'analysant devra se satisfaire pour se réapproprier un discours.

« Le statut du psychanalyste en tant que tel, ne repose sur rien d'autre que ceci qu'il s'offre à supporter dans un certain procès du savoir, ce rôle d'objet de demande, de cause du désir, qui fait que le savoir obtenu ne peut être tenu que pour ce qu'il est : une réalisation signifiante accointée à une révélation de fantasme ».

La fin de l'analyse est marquée par le passage du fantasme du sujet supposé savoir à sa destitution en objet a reste du discours qui rétroactivement fut la cause même de ce discours et cause du désir.

Fin de l'analyse quand l'impossible à dire rejoint le manque à être.

La fonction de l'analyste consiste à venir occuper cette place ou plutôt à venir manquer à la place où on l'attend

3.1 *Fin de l'analyse, fin du symptôme? (Marina Dumas).*

Lacan a proposé que l'analysant, devenu analyste au terme de son analyse, puisse, devant ses collègues, témoigner de ce désir, propre à chaque praticien, dans une expérience originale qu'il a appelée « la passe ».

La seule chose importante, souligne Lacan, c'est le passant, et le passant, c'est la question que je pose, à savoir qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser d'être analyste ?

« La passe permet en effet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est prêt de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support, il me semble ».

Voici donc une définition précise de ce qu'est la passe en tant qu'expérience.

La Fin de l'analyse est elle aussi la fin du symptôme ? Voilà ce que pourrait être une question typique d'analysante sur le devenir analyste

Avec l'analyse, l'analysant ne guérit pas de ses symptômes. Dans un premier temps, il souhaite que *ça lui passe*, que quelque chose *se passe*...

Si la psychanalyse ne « guérit » pas, il n'empêche qu'elle a des effets et des effets bénéfiques pour le sujet, et que celui-ci, vers la fin de l'analyse accède à un savoir sur son symptôme et plus précisément un *savoir y faire avec* qui permet la revanche des pulsions de vie sur les pulsions de mort.

Partant, la question que l'on se pose pourrait être la suivante : est ce que lorsque l'on parvient à un *savoir faire* avec son symptôme on peut prétendre à occuper une position d'analyste pour un analysant encombré par sa névrose ?

Est-ce que dans la passe, quelque chose témoigne que le sujet sait guérir une névrose ? Est-ce que c'est lorsque les symptômes passent, que l'on sait quelque chose sur la « guérison » que l'on peut devenir analyste ?

Et le symptôme dans tout ça ? Qu'en est-il du symptôme de l'analysant devenu analyste ?

Que se passe t-il lorsqu'un patient consulte pour la même souffrance que celle qui avait amené le psychanalyste à demander auparavant de l'aide ?

Est-ce ce moment-là où le psychanalyste devient psychanalyste ? Lorsqu'il articule son expérience d'analysant à sa position d'analyste ? Lorsqu'il *utilise* sa propre voie de « guérison » pour diriger son patient dans sa cure ?

Sur cette question Lacan dit que l'analyste est un « partenaire symptôme ».

La passe : de l'amour de transfert au transfert de travail ?

« Pour le passeur le désêtre est présent » disait Lacan.

À la fin de l'analyse, l'analyste n'est plus un *sujet supposé savoir* mais il est désormais repéré comme un être marqué par le manque, un être en faillite. L'analysant reconnaît en lui le manque et reconnaît que lui seul possède le savoir sur soi. Il y a « abandon » de l'amour de transfert puisque s'impose une fin de l'illusion, du leurre.

La fin de l'amour de transfert se repère comme étant marquée par le renoncement à la complétude, aux retrouvailles impossibles, à l'impossible plénitude.

L'analyste, tout au long de la cure va s'efforcer à détruire ce qui a constitué le moteur initial de la cure, c'est-à-dire l'amour de transfert destiné au savoir de l'analyste. Destituer l'amour pour permettre au sujet de faire choir le sujet supposé savoir. Sortir le sujet des tromperies de l'amour.

À la fin de l'analyse, nous ne sommes plus en principe dans le registre de l'amour de transfert qui demande à l'Autre, Sujet Supposé Savoir, de donner le sens et qui fait l'inconscient maître.

Pour le *désir de savoir* il faut se décrocher de l'amour du savoir qui cherche un sens, pour passer au Transfert de Travail.

Partant est ce que passer de l'amour de transfert au transfert de travail c'est passer de *l'amour du savoir* au *désir de savoir* ?

Est-ce que ce n'est que lorsque le savoir

est désupposé c'est-à-dire que le sujet sort du leurre qu'un autre rapport au savoir prend le relais? Et de quel savoir s'agit-il? Et qu'est ce que le Transfert de Travail? Est-ce appartenir à une École et « travailler »... une École d'analystes ou d'analyses?

Peut-on parler de Transfert de travail parce qu'il y a *contrôle* de l'analysant?

Transfert de travail parce que l'analyste est désormais vu comme un « transmetteur ».

Enfin, que reste-t-il alors de ces liens différentiels entre l'analysant et l'analyste après l'analyse?

Le transfert de travail serait il alors cette philia du transfert réunissant analysant et analyste dans un même champ, depuis longtemps commun, celui de la psychanalyse?

Et s'il ne devient pas analyste?

3.2 *Fin de l'analyse et formation du psychanalyste? (Élisabeth Blanc)*

La résolution du symptôme ne marque pas la fin de l'analyse mais le retournement de ce symptôme en fantasme, en reconstruction d'une jouissance quasi perverse car marquée du sceau de l'impossible, la fin de l'analyse serait la prise en compte du fantasme en tant que tel

Peut-on former des analystes? Il n'y a pas de formation possible puisque cette expérience est intransmissible, il n'y a que des formations de l'inconscient.

L'expérience de la passe dont le but était d'interroger le désir de l'analyste fut un échec, d'autant que ce désir n'a pas d'objet en tant que tel. Cependant la procédure de la passe était liée à la nécessité de la transmission de l'indicible de l'expérience analytique, **pour qu'un savoir insu puisse devenir un savoir partageable**, parce que l'acte est un dire mais ce qui est dit par le sujet, qu'il le sache ou non, ne devient savoir que d'être reconnu par l'autre.

3.3 *Le passage du non savoir au désir (Céline Ouzzan)*

« L'analyste ne s'autorise que de lui-

même... et de quelques autres » J. Lacan.

Au-delà de la demande s'énonce quelque chose qui dépasse l'analysant lorsqu'il vient pour la première fois en analyse, il croit savoir ce qu'il dit, il croit en ce qu'il fait... Il vient parce qu'il souffre et il pense que l'autre peut lui en dire sur sa souffrance.

Puis confronté au silence, il commence à se rendre compte qu'il est habité par ces autres, qui lui avaient appris comment vivre, comment s'en sortir dans la vie, tous ces modèles que l'on rencontre et qui nous parle plus que nous parlons. Pour un temps, il a alors l'opportunité de prendre la parole, d'en faire avec cette parole son propre fil rouge, il se plaint, pleure, rit, se trompe de mot, il cherche... Il est seul avec un témoin, un témoin pas comme les autres, un témoin qui ne juge pas et qui lui renvoie parfois quelques mots obscurs, qu'il cherche au début à comprendre, à réfléchir comme il en a l'habitude: avec son savoir appris.

L'analyse est alors ce démantèlement des instances pour lesquels on était pris, toutes ces figures imaginaires qui nous ont certes servis un temps mais qui deviennent impossibles à vivre car il s'agit de l'autre, de ses propres configurations qu'il a laissées en nous: c'est tout ce monde de l'origine qui est impossible à décrypter, on ne se remémore pas ce qu'on croit avoir oublié, on construit avec de l'autre.

La prise de parole ne se détache t elle pas du lien qu'elle ne cesse de recréer? un lieu en formation, en construction qui inscrit d'autant plus dans un sentiment d'appartenance, voir de filiation plus entrouverte encore que le lien premier. C'est un autre temps, le temps du devenir, qui passe par une désillusion et un vide mais qui promet une gageure: à partir du même faire de l'autre.

Le psychanalyste pose un acte, qu'en sait-on de cet acte? Encore pas grand-chose si ce n'est nous dit Lacan « L'acte n'est pas une notion, c'est une dé-connaissance »... « un acte éludé »... « indice de ratage »... « ratage en soi, soit le signe de quelque réussite, réussite d'acte » (*L'acte psychanalytique*, p. 39, séminaire 1967-1968, Jacques Lacan)

L'acte, comme ratage de sens peut-il faire

signe ? Ceci soulève la question du « pas tout » ? « l'impossible rencontre » ? Par ses effets de l'après où le sujet déraile dans ses répétitions pour s'autoriser à entendre sa propre voix pour ensuite s'en défaire, la laisser échapper pour en devenir l'auteur. Parcours à présent nommable et en même temps se perd, c'est-à-dire dépassement de son propos, de son propre savoir, de sa maîtrise ; surgit une position ex-centrique, par les effets de son acte, l'analyste permet à l'analysant de faire un pas de côté : *il reste encore à inventer*

Si l'on suppose que l'acte posé, déposé/(dépossédé), met en mouvement l'analysant, il n'est pas une figure qui pose, une recherche s'effectue pour l'analysant « qu'est ce qu'il en dit ce dire ? »

La non-réponse, le non-savoir ouvre sur le fait que la seule certitude que je puisse en avoir c'est qu'il existe un sujet supposé, c'est un discours troué, non totalisant qui permettrait une élaboration en devenir. Si nous dit Lacan « Le savoir fait faillite » (*L'acte psychanalytique*, p. 57, séminaire 1967-1968, Jacques Lacan) c'est qu'il y a cette possibilité d'être habité par son désir et non plus par le pouvoir de savoir.

L'impasse du savoir où se cogne l'analysant laisse présager la passe du désir, rencontre promise et manquée où se profile comme seul destin le désir, désir multiple, dépassement des visées de n'importe quel objet : désir d'ailleurs...

Pour Roland Gori, le savoir d'un psychanalyste n'est pas un savoir acquis et accumulé, mais un savoir spontané. Un savoir en acte qui s'impose au praticien et le surprend au moment d'interpréter son analysant.

L'acte comme barre ou rature ? L'acte est-il alors à entendre du côté de la lettre ? *Voilement-dévoilement-revoilement* l'acte ne provoque t il pas cette possible équation ? Une fois le fantasme « révélé » à nouveau revoilé, de cette révélation le sujet ne sera plus jamais le même, un lieu vide où il reste encore à créer, impasse et dépassement du savoir — tu croyais savoir mais je ne suis pas là.

C'est alors un savoir du « désêtre » du sujet supposé savoir ; l'acte, comme ratage et réussite

— il est et n'est pas en même temps — provoque par son intervention des effets signifiants et révèle un sujet aliéné à la réalisation du manque « le manque à être » « Il n'y a pas de souverain Bien »

Comme on n'est pas non plus psychanalyste, « il y a du psychanalyste » nous dit Lacan. Si l'acte reste encore à définir, n'est ce pas parce qu'il ne peut être reconnu ?

Un peu comme l'analysant et l'analyste qui se mettent en jeu dans la rencontre, tout en introduisant un nouvel ordre dans le vide, engagement et égarement : l'acte s'accomplit comme étant sa propre réalisation

Un dernier questionnement qui porte sur l'acte et l'écriture :

Qu'écrivent-ils alors chacun de leur côté, comme s'ils n'avaient rien à voir avec cette scène où leurs rencontres ont lieu ? Et n'est ce pas plus juste d'imaginer qu'ils écrivent des traces différentes ?

3.4 De quelle écriture l'acte se soutient-il ? (Élisabeth Blanc)

Pourquoi Lacan se sert-il de la logique pour faire la démonstration de la procédure analytique, pour tenter cette transmission impossible ? Parce qu'il définit la logique comme le procès, la mise en question du savoir établi et la destitution du savoir en tant que tel, tout en étant la forme de démonstration la plus rigoureuse qui soit. Mais ce n'est, me semble t-il, qu'avec le nouage borroméen que Lacan est arrivé au plus près de sa monstration, d'une écriture de l'impossible, c'est-à-dire du Réel.

L'acte de Lacan théoricien, fut de dire : « je fonde », en rupture de ban avec la SFP, pour faire école, mais son acte d'analyste fut la dissolution, l'éclatement de son école, pour permettre à chacun (ses analysants), un par un de s'autoriser de cet acte là pour devenir analyste, pour montrer l'impossible de faire un dans un groupe quel qu'il soit, c'est-à-dire ce qu'il nomme l'impossible du rapport sexuel.

